

Culture



Localisme, fêtes et identités. Une traversée ethno-festive de la Mauricie (Québec), par Bernard CHÉRUBINI, Paris : Éditions de L'Harmattan, 1994, 336 pages, 180 FF (broché)

Jocelyne Mathieu

Volume 17, Number 1-2, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1084036ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1084036ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mathieu, J. (1997). Review of [*Localisme, fêtes et identités. Une traversée ethno-festive de la Mauricie (Québec)*, par Bernard CHÉRUBINI, Paris : Éditions de L'Harmattan, 1994, 336 pages, 180 FF (broché)]. *Culture*, 17(1-2), 121–123. <https://doi.org/10.7202/1084036ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

itération de la période. Lorsqu'il s'agit d'une version solo, le chanteur présentera successivement les matériaux qui sont entendus *simultanément* lors d'une exécution collective.

La seconde partie de l'ouvrage, consacrée à la musique vocale, est organisée en fonction des répertoires, à savoir chants de guérison, chants d'initiation des garçons, chants d'initiation des filles, chants pour le jeu du ballon. Les *chants de guérison* constituent le répertoire central du patrimoine musical zu'/'wa. Ils sont liés en premier lieu à un rituel mais peuvent être également exécutés comme divertissement ou comme berceuse. Après une description détaillée du rituel de guérison, de la transe et du processus de guérison, England nous offre une étude sur le guérisseur et sur l'apprentissage pour atteindre ce statut, ainsi qu'une analyse de la danse. L'auteur énumère les pièces qui composent le répertoire des chants de guérison avant de se pencher sur leur origine surnaturelle, leur stabilité et leur mode de transmission. Quant au système musical, il est caractérisé en premier lieu par la présence de polyphonie, née de la superposition de plusieurs lignes mélodiques chantées, accompagnées par des figures rythmiques frappées aux mains des chanteuses et matérialisées par les pas de danse masculins. La polyphonie qui résulte de l'enchevêtrement de ces voix et des figures rythmiques repose, pour England, sur des principes communs à l'ensemble des pièces de ce répertoire. Ces principes concernent la périodicité des chants, le tempo de leur exécution, les échelles musicales et les techniques polyphoniques. L'auteur détaille ensuite chacune de ces techniques : tout d'abord l'hétérophonie qui consiste, pour chaque chanteur, à réaliser une variante individuelle de la mélodie principale, une même ligne mélodique pouvant ainsi donner lieu à diverses versions très différentes dans leur contour, puis le contrepoint – lignes mélodiques indépendantes du ou des thèmes de base de la pièce.

La *musique et la danse liées au rituel d'initiation des garçons* sont, quant à elles, très différentes : les hauteurs y sont indéfinies et la voix est le plus souvent parlée ou criée. La combinaison des pas de danse et des voix scandées forme un complexe de polyphonie rythmique. La *musique pour l'initiation des filles* diffère de celle liée au rituel de guérison notamment par la présence de barres de métal entrechoquées qui matérialisent une pulsation régulière. Dans son commentaire des transcriptions, England introduit la notion de « forme de base » pour chaque voix, qu'il définit comme une forme épurée que les femmes réalisent au début de l'exécution du chant. L'ouvrage s'achève par

la description des *chants exécutés pour le jeu de ballon* appelé « Melon » dont nombre de traits évoquent ceux des chants de guérison ; ils s'en différencient surtout par la présence de structures rythmiques asymétriques.

Cet ouvrage nous introduit dans l'univers musical des Bochimans Zu'/'wa-si, en rendant compte aussi bien de son contexte culturel que du langage musical lui-même. Les descriptions ethnographiques et organologiques très fines tout comme les transcriptions et analyses musicales constituent un outil de premier ordre pour tous ceux qui s'intéressent à la culture de cette population.

Quant à la classification du patrimoine musical zu'/'wa, England est le premier à faire état de répertoires fondés sur le double critère *ethnographique* (circonstances d'exécution) et *linguistique* (nom vernaculaire pour chacun d'eux). Rappelons que ses recherches ont été effectuées dans les années 1950-1960. Plus de trente ans après, lors de deux missions effectuées chez les Zu'/'wa-si, en 1993 et 1995, j'ai pu vérifier la validité de ces critères et en mettre au jour un autre, d'ordre strictement musical : chaque répertoire est accompagné par des instruments percussifs – battements de mains, barres de métal entrechoquées ou hochet – matérialisant une figure rythmique qui lui est spécifique.

L'auteur fait preuve d'intuitions remarquables dans l'approche du système musical. On regrette d'autant plus que les transcriptions et les analyses musicales n'éclaircissent pas toujours le propos. Il est dommage, par ailleurs, que la bibliographie concernant la musique africaine n'ait pas été mise à jour. Il n'en reste pas moins que cette étude détaillée sur la musique des Bochimans Zu'/'wa-si constitue, par la richesse de ses informations, une référence fondamentale dans la littérature consacrée à cette population.

❖ *Localisme, fêtes et identités. Une traversée ethno-festive de la Mauricie (Québec)*, par Bernard CHÉRUBINI, Paris : Éditions de L'Harmattan, 1994, 336 pages, 180 FF (broché).

Par Jocelyne Mathieu

Célat, Université Laval

Cet ouvrage sur le localisme, c'est-à-dire sur le « processus de production des sujets locaux » tel que le définit le signataire de l'avant-propos, le professeur Éric Schwimmer, touche la construction des identités régionales et locales.

Le chercheur nous entraîne avec lui dans une expérience de terrain qu'il met en scène et qu'il commente dans un style vivant. Il a recours aux deux niveaux d'approches de la société, celui de la réalité vérifiée et celui perceptible « à la lumière des enquêtes réalisées au premier niveau » (p. 29). Chérubini, très rigoureux dans sa démarche scientifique, annonce dès le départ qu'il laisse à l'imagination la place qu'elle doit occuper dans l'étude de la dynamique sociale.

Neuf chapitres structurent l'étude. Le premier est consacré à la géographie, ou plus exactement à l'ethnogéographie, ce qui rappelle la genèse des travaux sur le régionalisme et ses dérivés (Claval 1992). D'une mise en situation spatio-temporelle, l'auteur nous entraîne dans la vie d'abord quotidienne de la communauté du village de Grandes-Piles, auprès des familles et dans les maisons, pour nous convier ensuite à la fête. Il rend compte ainsi de trois types d'espace, celui des ancêtres, marqué dans et par le paysage, l'espace mythique qui, « sans cesse reconstruit » (p. 36), constitue une bonne partie de l'identité que la collectivité s'approprie et le contre-espace ou l'espace de substitution qui tend à remplacer l'espace des ancêtres, à l'actualiser par la création d'un espace consacré à une nouvelle réalité. Dans le cas de Grandes-Piles, l'on dénotait la volonté de faire « un village des artistes » (p. 48).

La recherche de la dynamique communautaire dans un contexte apprivoisé domine la démarche du chercheur. Les thèmes chers aux anthropologues s'y retrouvent comme la parenté et les réseaux d'alliance, les rites et la fête, le rapport au pouvoir. Si les données contextuelles sont de l'ordre de la description, d'ailleurs minutieuse, l'interprétation rejoint vite l'analyse psycho-symbolique, dépassant même l'univers sémiotique. L'auteur, dans sa recherche de la fonction esthétique, réfère beaucoup au théâtre. Non seulement il fait état de la place de celui-ci dans la programmation des fêtes et dans l'expression identitaire de la collectivité étudiée, mais il se sert lui-même, tout au long de son ouvrage, des concepts et du vocabulaire qui y sont rattachés, tant dans le corps du texte que dans les titres significatifs. Notons quelques exemples : son développement sur la fiction en introduction (notamment pp. 6-8) ; sur « l'interprétant » et sa performance (p. 9 et suiv.) ; à propos des reconstitutions de lignées, le sous-titre « Théâtre politique et ambiance communautaire » (p. 77) ; dans le chapitre trois sur les portraits de famille, « Théâtralité familiale et registre de l'énonciation » (p. 88) ; les « personnages » du village (p. 141) ; « une ville pour performer » (p. 217) ; « Jouer le rôle qui nous plaît... contester celui que l'on

nous donne » (p. 214) ; le chapitre huit, en entier sur les performances et, plus spécialement, les « enjeux locaux de la théâtralité politique » (p.255) ; etc.

La recherche de Chérubini s'inscrit dans la tradition des études anthropologiques de terrain et s'est déroulée sur quatre ans, ce qui a permis au chercheur de s'imprégner du milieu étudié et de saisir plus que ce qu'il n'est apparu au premier niveau de l'enquête. L'autocritique de la démarche est juste et vaut l'attention qu'elle retient ; en cela, elle rejoint celle de Françoise O'Kane (1982) qui amène à réfléchir sur le degré d'objectivité des résultats sans pour autant leur enlever leur crédibilité. C'est en ce sens que Chérubini fait de l'anthropologie interprétative (p. 6, 12) et au regard du « sens que les hommes donnent à leur action » (p. 18). Le chercheur fait une large place aux interprétations des faits, tant celles de l'informateur que celles de l'ethnologue ; il les superpose alors, particulièrement dans leur fonction esthétique, ce qui l'amène à qualifier « l'ethnographie d'expérience esthétique et phénoménologique dans la mesure où l'anthropologue dispos[e] d'un certain degré de liberté, de créativité et d'interprétation personnelle pour l'exposition de la restitution de son matériau de base » (p. 209). Par sa réflexion, Chérubini contribue à redonner aux sciences humaines la pertinence de n'être pas exactes ; il rappelle aussi la richesse des démarches en ces domaines et nous ramène au concept du fait social total, énoncé par Marcel Mauss (1950), dans des termes actualisés mais qui portent encore sur la « totalité du système socio-culturel et idéologique » (p. 9).

Ce qui retient notamment l'attention dans l'étude de Chérubini, c'est son analyse du processus de construction de l'identité collective. Non pas qu'il soit le premier à s'y intéresser, mais il a su le faire avec perspicacité et, surtout, en osant combiner ce qui appartient au public, le pouvoir, et ce qui appartient au privé, la vie quotidienne qui marque le paysage et la mémoire des gens « ordinaires ». C'est aussi un ouvrage fort bien documenté sur tous les aspects traités et dans une perspective de complémentarité des disciplines. Chérubini réfère autant à des études historiques, qu'anthropologiques, ethnographiques, géographiques et sociologiques. Il balaie toute la documentation produite depuis quelques dizaines d'années et montre en cela l'évolution des recherches et de la perception du phénomène identitaire au Québec. C'est ainsi que Chérubini refait le lien entre la géographie, l'ethnographie-anthropologie et l'histoire.

L'aboutissement de l'étude de Chérubini peut se résumer ainsi : « On peut donc s'appuyer sur le localis-

me pour mettre en place un système d'action mais sans faire référence nécessairement à l'identité locale et à l'expression de cette identité, uniquement en travaillant sur le processus de construction de cette identité, sur les éléments qui fondent la communauté » (p. 235). La réflexion de Chérubini sur le localisme versus la société globale soulève au passage toute la question du régionalisme, ravivant le débat ethnologique autour des échelles d'observation et de l'interprétation des manifestations identitaires.

Cet ouvrage est ambitieux, voire à certains égards audacieux. L'auteur fait preuve d'une assurance qui l'autorise à jouer avec des concepts bien assimilés et intelligemment utilisés. Outre l'intérêt scientifique certain d'un tel ouvrage, il est de surcroît fort bien écrit et vivant ; l'auteur intègre aisément le lecteur dans sa démarche et laisse une place plus qu'honnête aux gens du milieu qui l'ont accueilli.

Références

CLAVAL, P.

1992 *Champ et perspectives de la géographie culturelle, Géographie et cultures* 1 : 7-38.

MAUSS, M.

1950 *Sociologie et anthropologie*, Paris : Presses universitaires de France.

O'KANE, F.

1982 *Gens de la terre, gens du discours. Terrain, méthode et réflexion dans l'étude d'une communauté de montagne et de ses émigrés*, Bâle : Société suisse des traditions populaires.

❖ *Yassin, vallée heureuse de l'Himalaya. Étude sur les Bourouchos du Yasin (Pakistan septentrional)*, par Étienne TIFFOU, Paris : Peeters, SELAF 351, Coll. Asie et Monde Insulindien 23, 1995, 201 pages (broché).

Par Denis Matringe

CEIAS-CNRS

La région qui fut naguère la partie la plus septentrionale de l'Inde britannique se trouve aujourd'hui au Pakistan. Elle est frontalière de l'Inde, de la Chine et de l'Afghanistan, dont l'étroite bande montagneuse du Wakhan la sépare du Tadjikistan. Dans deux hautes vallées nord-sud de cette région, celles de Yasin à l'ouest et de Hunza à l'est, vivent des populations parlant une langue qu'on ne rattache génétiquement à

aucun idiome connu : le bourouchaski. Jusqu'à la fin des années 1970, ces vallées sont restées d'un accès très malaisé, impossible pendant les longs mois d'hiver, les Bourouchos qui les habitent connaissant des conditions d'existence particulièrement difficiles. Mais en 1978 a été ouverte la Karakoram Highway qui relie le Pakistan à la Chine et qui a introduit de grands changements économiques et sociaux dans toute la partie montagneuse de son tracé. En pays bouroucho, Hunza a ainsi connu un développement considérable, tandis que Yasin, très à l'écart de la route, a bien peu changé depuis. C'est à cette ville et à sa vallée qu'est consacrée la présente monographie.

Celle-ci n'est pas l'œuvre d'un anthropologue, mais de l'un des très rares spécialistes du bourouchaski. Ayant découvert les coutumes, le mode de vie et la mentalité des habitants du Yasin à l'occasion de ses enquêtes de terrain, l'auteur s'est proposé de les faire connaître « en se gardant de développer des points de vue théoriques » (p. 19), pour le profit des linguistes et des ethnologues. Un premier chapitre (« Le site géographique », pp. 21-32) décrit minutieusement l'ancienne vallée glaciaire en U de Yasin, après avoir raconté les dix à quinze heures du périlleux voyage de cent vingt kilomètres qui y conduit, en jeep, à partir de Gilgit. Le deuxième chapitre (pp. 33-43) est consacré à une présentation générale de la population. Le « système des castes » dont il est question aux pages 34-36 renvoie en fait au mode de coexistence des groupes ethniques qui peuplent la vallée. Il est ensuite traité de la santé, de l'éducation, des mentalités, de la moralité et de la famille, avec un bref paragraphe sur le vocabulaire de la parenté (p. 43).

Le chapitre III (pp. 45-65), sur la religion, commence par des considérations historiques. L'auteur rappelle que le bouddhisme s'était implanté dans la vallée, où il aurait supplanté « une religion indo-aryenne » dont celle des Kafirs de l'Hindoukouch et des Kalash peut donner une idée (l'article de référence sur ces questions est G. Fussman, « Pour une problématique nouvelle des religions indiennes anciennes », *Journal Asiatique* 266 [1977] : 21-69). L'islam s'établit de façon stable dans la vallée vers le 14^e siècle, le chiisme duodécimain venant par l'est, le sunnisme par le sud et l'ismaélisme par l'ouest. C'est ce dernier qui s'est imposé le plus largement, et l'auteur en rappelle les grands traits, insistant sur la dévotion des fidèles locaux à l'Agha Khan, perçu comme un bienfaiteur de la vallée. Mais à côté de l'islam subsistent des pratiques chamaniques et de vieilles croyances aux fées et aux démons, à propos desquels l'auteur rapporte des contes locaux. Concernant l'histoire du Yasin (chapitre